

MOHAMMED ABDELNABI

# La Chambre de l'araignée

*roman traduit de l'arabe  
par Gilles Gauthier*

*ACTES SUD/Sindbad*



*À Ibrahim Abdelnabi, mon grand frère,  
la plus belle des personnes.*



*Un homme de qualité errait loin de sa famille et sa situation s'était dégradée pour l'amour d'un garçon, vendeur de bière, qu'il aimait tellement qu'il commença à devenir l'objet de médisances. Il possédait de grands biens et des terres qu'il vendit pour lui acheter de la bière et bien qu'il eût abandonné toute sa fortune et qu'il eût sombré dans la pauvreté, son amour grandissait sans cesse. Bien qu'on lui fournît toujours du pain, il était toujours affamé même si son esprit était rassasié. En effet, il achetait de la bière avec tout le pain qui lui parvenait en abondance. Il passait de longs moments prisonnier de sa faim pour pouvoir boire une centaine de verres de bière.*

*Quelqu'un lui demanda : "Toi qui es triste et troublé, qu'est-ce que l'amour ? Dévoile-moi son secret."*

*Il lui répondit : "C'est de vendre cent mondes de bonheur pour un verre de bière. Si un être humain ne peut pas comprendre cela, comment connaîtra-t-il l'amour et la souffrance ?"*

Farid-ud-Din 'Attar,  
*Le Langage des oiseaux*



Je me rappelle maintenant très bien comment a commencé ce cauchemar.

Je revenais avec Abdelaziz de son appartement de la rue Qasr el-Aïni. Nous nous dirigeons, dans un état de sérénité exceptionnelle, vers un endroit proche de la place Falaki pour y boire un verre, lorsque je fus saisi par le désir puéril de lui prendre la main et de me cramponner à lui, comme si une peur subite avait léché mon corps de son dard. C'était peut-être la première fois que je prenais sa main dans la rue devant tout le monde et le plus étonnant fut qu'il ne retira pas la sienne et ne me repoussa pas gentiment comme je m'y attendais. Chacun de nous deux tenait la main de son ami. Et ma peur dont la cause était inconnue se dissipa.

Ensuite des poignes épaisses se posèrent sur nos épaules. Surpris, nous nous retournâmes pour voir si ce n'étaient pas des amis qui nous faisaient une mauvaise plaisanterie. Les mains toujours posées sur nous comme si nous allions nous enfuir s'ils lâchaient prise, ils demandèrent à vérifier nos identités. Sur le coup, je me sentis coupable. J'avais l'impression qu'ils étaient sortis du néant dans l'intention de nous punir simplement parce que j'avais tendu la main pour saisir celle de mon ami.

Avant de sortir sa carte d'identité, Abdelaziz leur demanda :

— Puis-je savoir qui vous êtes ?

Il parlait sur un ton confiant et irrité. Quant à moi, je tentais de cacher que je tremblais. Celui qui semblait leur chef répondit à sa question :

— Ne sois pas pressé, mon vieux. Tu sauras tout le moment venu.

Puis il regarda en arrière et nous aperçûmes un fourgon de police qui se trouvait à faible distance. Il appela Hayatem\*. Je connaissais de loin ce gros garçon à la peau blanche et aux sourcils minces, comme s'ils avaient été dessinés au crayon sec. Son surnom était Hayatem et je ne connaissais pas son nom véritable. Ce soir-là, c'était lui qui leur servait d'indicateur.

Hayatem marchait avec confiance entre deux policiers en civil. Hassan Fawwaz lui demanda :

— Lequel des deux ?

Il me montra sans me regarder comme s'il avait un peu honte puis il ajouta :

— Mais l'autre, je ne le connais pas. C'est la première fois que je le vois.

Leur chef tourna les yeux vers moi et me demanda, à ma grande confusion :

— Tu es gay ?

Je lui répondis d'une voix tremblante :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il me répondit :

---

\* Actrice corpulente et danseuse du ventre très connue pour ses rôles coquins. Il s'agit ici du surnom d'un homosexuel devenu indicateur. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*



— Viens avec nous, mon vieux, nous te dirons ce que ça veut dire.

Puis il regarda Abdelaziz et ordonna à ses agents :

— Emmenez-le aussi. Nous verrons ce qu'il nous raconte.

Moins de cinq minutes plus tard, nous nous trouvions dans le fourgon au milieu de dix autres hommes. Chaque seconde m'éloignait de mon monde bienveillant tandis que les ailes noires du cauchemar recouvraient tout. Dans l'obscurité du véhicule, je continuai à me cramponner à la main de mon ami.

Je m'appelle Hani Mahfouz. J'étais un enfant unique que tout le monde gâtait. Ma mère était le soleil et mon père la lune. Mais celui qui m'aimait le plus était mon grand-père, le Khaouaga Mida, que je crus avoir tué à l'âge de six ans. Je l'avais vu dans un rêve qui m'em brassait, qui me caressait les cheveux puis ouvrait la fenêtre, en sortait, puis s'élevait vers le ciel jusqu'à ce que le bout de sa galabieh\* à rayures et ses pieds nus disparaissent dans l'obscurité de la rue. Dès que je me réveillai, effrayé sans savoir pourquoi, j'allai le raconter à ma mère dans son lit. Elle me serra dans ses bras et m'ordonna de ne dire cela à personne d'autre et surtout pas à ma grand-mère Sakina :

— C'est un mauvais présage pour ton grand-père. Ta grand-mère se fâcherait avec nous et ça ferait toute une histoire.

À peine une semaine plus tard, mon grand-père mourait. Je fus surpris de voir ma mère révéler notre secret et raconter le rêve, comme si elle était fière de moi. Elle disait que j'étais un voyant et que j'avais un don. Même

---

\* Large tunique de coton. Vêtement traditionnel populaire autrefois très répandu.

si je ne comprenais rien du tout, je me rendais compte qu'on me regardait d'une façon différente. Mais cela ne dura qu'une courte période avant qu'on n'oublie totalement l'affaire. Sauf que ma grand-mère Sakina\* ("Le Couteau brûlant" – c'est comme cela que nous l'appelions en secret ma mère et moi) me bourrait de bonbons et d'argent pour me corrompre comme si j'avais été capable de rêver de sa mort à elle aussi et de la voir s'envoler par la fenêtre derrière mon grand-père. J'avais tué celui que j'aimais le plus, le seul d'entre eux qui se laissa attendrir par mes supplications et leur ordonna de repousser à l'année suivante mon inscription à l'école primaire, le seul qui m'aima et qui me dorlota comme si j'étais l'unique étoile de son existence.

Le vrai nom de mon grand-père était Mohammed Mahfouz. Il fut surnommé Mida par la dame juive qui l'avait adopté à l'âge de vingt ans et fait travailler dans le petit salon de couture qu'elle possédait au premier étage d'un vieil immeuble de la rue Adly, au centre du Caire. On dit que lorsqu'il était arrivé chez elle, il ne savait rien faire de ses mains, pas même enfiler une aiguille, et qu'elle lui avait appris à broder. Ma grand-mère ajoutait en bougeant les sourcils :

— Et elle lui a aussi appris les bonnes manières !

Je l'imagine jeune, mince, grand et bien découpé, avec des yeux brillants couleur de miel, agile et disert, et surtout doté d'une belle voix douce. Dans les dernières années, toutes les fois que sa toux sèche et la

---

\* Jeu de mots portant sur l'homonymie entre le prénom Sakina, qui incarne la douceur, et le nom *sikkina*, qui a la même orthographe en arabe mais veut dire couteau.

douleur de ses articulations lui laissaient une courte trêve, il me chantait d'une voix rauque et belle malgré tout :

*L'aube est venue, la nuit s'en est allée et l'oiseau gazouille.*

Je répétais avec lui et me mettais à danser en me dandinant.

Il était arrivé de Mahalla\* en fuyant pratiquement les siens pour monter à l'assaut de la scène artistique, comme on dit. Presque personne chez nous n'échappa à ce fantasme. Il laissait derrière lui une famille pauvre, avec une multitude d'enfants, dans laquelle la plupart des hommes – ouvriers dans des industries textiles – avaient dès leur naissance une existence toute tracée, empêtrée dans les rouages des machines, les fils et les tissus, et dont ne viendrait les délivrer que la mort des suites d'une maladie chronique des poumons, ou bien la fuite, comme l'avait fait mon grand-père en se libérant à temps de son sort. C'était peut-être parce qu'il était différent de ses frères et du reste de sa famille, peut-être parce que l'admiration de tout son entourage pour son apparence et pour sa belle voix lui avait fait sentir cette différence. L'ambition s'était mise à bouillonner en lui et l'avait poussé sans argent et sans plan précis vers la ville, où il ne connaissait personne.

On dit qu'il attendit longtemps Naguib al-Rihani\*\* devant le théâtre et que lorsqu'il le vit, il se jeta sur lui et se mit à le supplier de l'intégrer dans sa troupe ou

---

\* Mahalla est une province du Delta.

\*\* Musicien égyptien célèbre.

même simplement d'écouter sa voix, fût-ce une seule minute.

Peut-être Al-Rihani était-il de mauvaise humeur ou préoccupé pour une raison quelconque, ou bien sa troupe n'était-elle pas au mieux de sa forme, toujours est-il qu'il le repoussa avec ces mots :

— Il n'y a plus assez de personnes assassinées à dis-séquer ? Va, mon garçon, que Dieu te vienne en aide.

Mais lorsqu'en s'éloignant il vit le visage pâle et déses-péré du jeune homme, il l'appela et lui glissa dans la main une grosse pièce en lui disant :

— Trouve-toi un autre travail plutôt que de venir mourir de faim.

De grouillot dans un café à vendeur de cornets de graines à l'entrée des théâtres et des cinémas, il était en train de devenir un chien errant dormant n'importe où, mangeant ce qu'il trouvait, rêvant de gloire sur les trottoirs en contemplant les affiches. Puis il fut recueilli par Mme Biba, couturière de l'élite et des femmes de la bonne société, à qui l'avait amené une guichetière de cinéma qui voulait l'aider. Petit à petit, Mme Biba lui apprit tout : comment s'habiller, comment parler, comment, lorsqu'on s'adressait à eux, sourire aux gens en les regardant dans les yeux en signe de confiance et de compétence, comment se comporter avec les dames de sa clientèle lorsqu'il leur présentait de nouveaux échan-tillons de tissus. C'était un bon élève et au bout de quelques mois il coupa lui-même son premier patron.

Elle lui donna le surnom de Mida comme diminutif de Mohammed et très proche phonétiquement de Biba, son nom à elle. Plus tard, ses amis égyptiens se liguèrent, par gentillesse ou par dédain, pour ajouter devant son

nom le titre de *khawaga*\*. Souvent ses clientes croyaient qu'il était juif comme la maîtresse des lieux. Elle n'avait confiance qu'en lui et il semblait être la seule personne qui lui restât de sa famille. Personne ne lui avait connu ni mari ni enfants.

Je l'imagine, certains soirs, lui rendant visite après avoir fermé l'atelier qui occupait la moitié du premier étage de l'immeuble. Il prenait l'ascenseur pour monter à son appartement. Il sonnait à la porte et, comme la servante était partie, c'était elle qui lui ouvrait. Elle s'écartait à peine de la porte, ne lui laissant qu'un étroit passage, à peine assez de place pour entrer en frôlant légèrement sa douce robe. Ici l'attendait tout ce dont pouvait rêver un jeune garçon venu de sa province et imbu de lui-même : de la nourriture, une maison et une dame agréable à regarder, même si elle avait à peu près l'âge de sa mère. Comme elle, elle s'extasiait devant sa belle voix et elle riait de la vivacité de son esprit et de sa propension à faire des blagues. Elle lui acheta un luth et, pour qu'il apprenne à en jouer, elle lui fit prendre des leçons. Tous les vendredis soir, elle levait les yeux de son ouvrage et lui disait :

— C'est l'heure de ta leçon, Mida.

Alors, il souriait et se levait en silence, mettait sa veste et son tarbouche, prenait son luth et se dirigeait vers la rue Emad Eddine où, dans un café, il rencontrait son professeur le cheikh Darir qui ne laissait pas passer un rendez-vous sans mentionner la dame et lui dire :

---

\* Le sens du mot *khawaga* n'est pas exactement le même au Liban, où il exalte plutôt le rang social de la personne, et en Égypte, où il est généralement réservé aux étrangers et aux Égyptiens hétérogènes par rapport à la population du Nil (ceux d'origine libanaise ou juive principalement).

— Comment va Mme Biba ? Salue-la bien de ma part.

Ou bien sans lui demander ironiquement :

— Dis-moi, Mid, tu vas devenir le joueur de luth privé de la dame ou tu veux en faire ton métier ?

Mida souriait et gobait en silence les allusions narquoises de son professeur.

C'est comme cela que j'aime me le représenter maintenant : timide, souriant et peu loquace. Peut-être y avait-il dans son sourire un peu de dédain pour les gens et tout ce qui les concernait, en dehors de la musique, de la bonne humeur et de sa bienfaitrice.

Je crois qu'elle ne le prit pas par surprise, mais qu'elle se fraya patiemment la voie. Elle ne se précipita pas pour cueillir le fruit vert puis le dévorer tout d'un coup avec avidité comme une personne affamée à force de privation. Au contraire, elle le laissa aller et venir devant ses grands yeux sombres, perdre peu à peu son accent de Mahalla, baragouiner des mots anglais ou français qu'il cueillait sur ses lèvres et celles de ses clientes, apprendre à s'habiller, à choisir les couleurs et les tissus qui mettaient en valeur sa sveltesse et ses muscles bien dessinés. J'imagine que la première union du corps de la vieille femme patiente à celui de ce beau jeune homme eut lieu longtemps – plus d'un an peut-être – après qu'elle l'eut adopté. Je le vois maintenant dans son appartement, assis les jambes repliées sur un canapé moelleux, jouer du luth et chanter pour elle :

*L'âme légère émue par un battement de cils et un froncement de sourcil.*

Elle se leva, s'assit à ses côtés, assez près pour pouvoir frôler de la main ses cheveux bruns bouclés et brillants. Il resta ainsi, souriant, les yeux fermés jusqu'à la fin de son tour de chant, puis il se tourna vers elle, heureux de voir arriver le moment qu'il avait tant attendu. Il posa le luth près de lui puis regarda ses yeux mouillés de larmes prêtes à couler. Il la serra contre lui tendrement, avec douceur, comme s'il avait peur de briser ses os fragiles. À cet instant, peut-être que Mohammed Mahfouz ou bien le "Khawaga Mida" comprit le secret pour lequel il avait fui son village et sa famille. Ce n'était pas par peur de mourir d'une maladie des poumons ni par passion de la gloire artistique et de la célébrité, ni par goût de l'aventure et désir de connaître le monde. Il n'était venu dans cette ville – la mère du monde\* – que comme l'on revient vers sa véritable demeure, de tout temps promise, le corps de Mme Biba.

Peut-être au cours de cette tendre nuit lui dit-elle :

— Surtout ne te force pas.

Et il lui répondit d'une voix qui bruissait comme de la soie :

— Mais au contraire, c'est tout que je souhaite, madame.

---

\* C'est le nom donné à l'Égypte et au Caire.